

champs. On en a signalé plus d'une fois les graves conséquences : les campagnes se dépeuplent, l'agriculture manque de bras, le sol ne produit pas tout ce qu'il pourrait produire, — tandis que dans les villes toutes les professions, tous les emplois sont envahis par un nombre croissant de concurrents, entre lesquels la lutte pour la vie devient chaque jour plus ardente et plus dure. La richesse publique ne peut gagner à ce manque d'équilibre ; le séjour des villes et les occupations sédentaires ne s'accordent guère avec les conditions d'une bonne hygiène et contribuent à la déchéance physique de la race ; enfin la moralité du peuple ne peut que décroître au contact immédiat et incessant du luxe, des plaisirs et des multiples tentations qu'on rencontre dans les grands centres urbains.

La désertion des campagnes pour les villes constitue donc un danger social. Diverses propositions ont été faites en vue d'enrayer ou d'atténuer le mal. Il nous semble que l'école primaire devrait fournir un moyen sérieux d'action défensive, en usant de toute son influence pour attacher les enfants des populations agricoles à la vie des champs, à la terre qu'ont cultivée leurs pères.

Point n'est besoin pour cela de modifier ni de surcharger les programmes actuels. Nous ne demandons aux instituteurs que de composer leurs leçons et leurs entretiens de façon à y faire la plus large place aux connaissances et aux idées qui prédisposent l'enfant à la vie rurale.

Non seulement l'Enseignement agricole proprement dit, mais les leçons de *Morale*, la *Lecture courante*, les exercices de *Récitation*, les *Leçons de choses* peuvent contribuer à développer chez les jeunes villageois le goût de la vie rurale.

En dehors de certaines vocations spéciales ou de certaines nécessités devant lesquelles il n'y a qu'à s'incliner, quels sont ordinairement les mobiles qui déterminent l'émigration des ruraux vers les villes ? Il n'est pas besoin d'être profond psychologue pour reconnaître que ces mobiles sont le plus souvent la *paresse*, la *vanité* et l'*amour du gain*.

Le jeune paysan rêve d'échapper au rude labeur qu'exige la culture des terres pour se livrer à de paisibles et sédentaires occupations : — ou bien il subit la fascination des

apparences ; il rougit de sa blouse et de ses sabots, de son toit rustique et de ses mains calleuses ; il aspire à devenir, ou tout au moins à paraître, un "bourgeois", un "Monsieur".

Mais c'est surtout l'appât des gros salaires et des bénéfices rapides qui l'entraîne vers les villes, où l'argent est plus abondant et paraît plus facile à gagner.

L'instituteur devra s'attacher à combattre chez l'enfant des tendances et des préjugés si répandus qui, plus tard, l'entraîneraient à désertir les champs.

Contre les insinuations de la *paresse*, le meilleur préservatif c'est assurément une virile éducation de la volonté accoutumant l'enfant à l'effort énergique et persévérant. Ce sera aussi la juste notion des exigences et des fatigues attachées à toutes les professions, surtout à celles qui paraissent douces aux yeux du jeune cultivateur ignorant, parce qu'elles exigent peu de mouvements physiques. Ce sont précisément celles-là qui usent le plus vite ; il importe de l'en avertir. Les unes nécessitent la réclusion dans une atmosphère viciée ; les autres déterminent l'inquiétude ou la contention perpétuelle de l'esprit. Ouvrier privilégié, l'agriculteur puise au contraire dans son métier la force et la santé. "Il a le ciel sur la tête, le sol sous les pieds, le soleil dans les yeux, l'air dans la poitrine, l'horizon vaste et libre devant les regards, le spectacle irréfléchi, mais perpétuellement nouveau, du firmament, de la terre, du jour, de la nuit, des saisons, qui entretiennent sans paroles, mais sans lassitude, les sens, le cœur, l'esprit de l'homme de la campagne. Ses travaux sont rudes, mais ils sont variés ; ils comportent mille applications diverses de la pensée, mille attitudes différentes du corps, mille emplois des heures et des bras". Ils offrent ainsi un intérêt sans cesse renouvelé. Ajoutons qu'ils laissent après eux un contentement paisible, une quiétude d'esprit et de cœur, bien rarement goûtés de l'habitant des villes.

Le caractère bienfaisant, le charme et l'intérêt des travaux champêtres ont été exprimés par des poètes et des écrivains remarquables et modernes.

Pour préserver les enfants de cette ridicule et dangereuse maladie morale qu'on nomme